

Fantasy et sports cruels

Bertrand Côté

Numéro 29, octobre–novembre 1987

Le sport a des lettres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, B. (1987). Fantasy et sports cruels. *Nuit blanche*, (29), 52–53.

FANTASY ET SPORTS CRUELS

par Bertrand Côté

Pour l'écrivain de science-fiction, le rôle du sport-spectacle est à la fois fondamental et équivoque. Bertrand Côté s'est penché sur l'œuvre de certains d'entre ces analystes de l'avenir sportif pour qui il y a émergence d'activisme sportif et qui fondent des modèles de sociétés sur les loisirs et la compétition.

Une première vague d'auteurs, baignant dans l'atmosphère des années 50, les Pohl, Dick et Klein, crée des technocraties où de féroces affrontements sont légitimés par les lois du hasard et de multiples systèmes de paris. Puis le nationalisme sportif trouve son écho, toujours chez Pohl et Dick, mais aussi dans les textes de Herbert ou Simak et, notablement, des Français Boulle et Pelot. Enfin, Munich 76 et Heysel d'un côté, Moscou 80 et Los Angeles 84 de l'autre, instaurent le terrorisme sportif, le règne de l'athlète politique, tandis que le stade s'érige en nouveau mythe moderne. Sur fond de sociétés désagrégées et de violence institutionnelle, les derniers textes livrés empruntent un ton désabusé.

Incident cocasse aux derniers «Jeux du Cirque» new-yorkais: la foule, dépassant encore une fois 100 000 personnes, y a acclamé la prestation d'un combattant au duel à l'épée au-dessus d'un bain de piranhas. Se saisissant au dernier moment du superviseur des Jeux, il devait le mener, à la pointe de l'épée au milieu du fragile support. Puis, ayant salué à la romaine, d'un vigoureux coup du tranchant il rompa le filin, les précipitant tous deux vers une fin sanglante. Ancien organisateur des Jeux remercié à cause de son manque d'originalité, sans abri et sans emploi, le gladiateur faisait ainsi amende honorable par cette apothéose.

Boxe: Qui ne pratique pas la boxe n'en comprend pas la finalité, la rejette comme une barbarie inégalable. De tous les sports pourtant, c'est peut-être la boxe qui sécrète la valeur héroïque, mythique même, la plus forte. Quand Sugar Ray Leonard remet ça devant Marvelous Marvin Hagler, tout ce que les industries culturelles comptent de vedettes s'agglutine dans le ring. On dit alors *the noble art*

et on évoque Ernest Hemingway (*Cinquante mille dollars*, Folio n° 280), Tennessee Williams (*Le boxeur manchot*, 10/18, n° 1130), Louis Hémon (*Battling Malone pugiliste*, Grasset, Cahiers rouges, 1984), Hulet et Bucquoy (*Les chemins de la gloire* dans l'ombre tutélaire de Georges Carpentier; Glénat), Erskine Caldwell (*Un pauvre type*, Folio n° 1164), Paul Ohl (*Knockout Inc.*, Stanké, 1979



Dans un proche avenir, le sport n'est déjà qu'un instrument de politique intérieure, généralement une dérivation aux frustrations de la masse populaire. Des versions altérées de nos sports de combat, dont les auteurs ne font qu'accentuer le potentiel déjà sensible de violence et de spectaculaire, servent d'exutoire aux formes les plus diverses de structures sociales. Toutes ont pourtant un même décor: la mégapole, abritant un nombre restreint de privilégiés et dont l'essentiel de la surface est couvert de ghettos où s'entasse une population démunie. Le stade, immense, est le catalyseur de l'agressivité, instituée dans l'arène, mais s'étendant inmanquablement aux gradins. Pour Denis Côté (*Hoc-*

— aussi auteur de *Les gladiateurs de l'Amérique*, Stanké, 1977 et d'un livre pratique sur *Les arts martiaux*, La Presse, 1975) et Arthur Conan Doyle (*Contes du ring* et *Rodney Stone*, 10/18 n° 1481, dont l'action débute le 1^{er} janvier 1851. Le narrateur a cette phrase empreinte de pérennité: «L'opinion publique s'est progressivement dressé contre la carrière de boxeur, pour la simple raison que celle-ci est partiellement tombée sous le contrôle de coquins, et qu'elle a développé un certain banditisme».).

Il faut lire les nouvellistes Julio Cortázar (pour «Deuxième voyage» et son protagoniste du *sparring-partner* argentin — *Heures indues*, Gallimard, 1986), Bertolt Brecht («L'uppercut»

et «Vie du boxeur Samson Korner dans *Histoires inédites 1913-1948*, L'Arche, 1967), Morley Callaghan autobiographe qui avait mis les gants contre Hemingway (*Cet été-là à Paris*, CLF, 1976), les auteurs de polar Stuart Kaminsky (*Au tapis*, Série noire n° 2057 — il se paye le luxe d'insérer Joe Louis dans son roman), Ed Lacey (*Du punch dans l'air*, SN n° 582), les romanciers Richard Wright (*Black Boy*, Folio n° 965), Dorothee Letessier (*La Belle Atlantique*, Seuil, 1986), les essayistes Albert Camus (*L'été*, Folio n° 16) et Norman Mailer («The Death of Benny Paret», notes sur la mort du boxeur Paret dans *The Presidential Papers*) et le bédéiste Greg pour *Rock Derby*, une série mineure dans son œuvre.



Enki Bilal, *Hors jeu (Autrement)*

keyeurs cybernétiques, Paulines, 1983), le hockey de demain se dispute sous dôme, dans un décor de jeu électronique, protégeant les joueurs de la foule et celle-ci de ses propres excès. William Gibson (*Neuromancien*, La Découverte, 1985) lie dans une même danse macabre le meurtre rituel du gladiateur à celui, gratuit, de certains spectateurs dans les gradins. À défaut de stade, K. W. Jetter (*Le marteau de verre*, Présence du futur n° 432) situe ses courses dans un vaste désert américain, les images retransmises par satellite nourrissant l'apathie des banlieues-dortoirs d'Amérique du Sud. Modèle de cohérence, *L'ère des gladiateurs* de Frederic Pohl (écrit en collaboration avec C. Kornbluth; Presses pocket n° 5004) propose des jeux voués à l'abrutissement de la foule des ghettos et une structure de paris mutuels créant des emplois à caractère juridique au profit d'une petite classe. La forme absolue d'opium du peuple où tous les chemins mènent au Cirque.



Patrice Remia

Lutte: Il nous importe moins de distinguer le catch (Roland Barthes, «Le monde où l'on catche», *Mythologies*, Pts n° 10) de la moins divertissante lutte gréco-romaine que de voir dans la lutte, dans l'affrontement singulier, un élément fondamental dans l'or-

Les dernières épreuves de la 26^e Guerre Olympique se sont traduites par une victoire décisive du camp blanc, défenseur de l'Occident, sur le camp rouge du bloc de l'Est. Les derniers résultats compilés précisent ainsi que 15 000 000 d'individus seront éliminés dans les prochains jours sur l'ensemble du territoire rouge. Le camp blanc déplore pour sa part un passif de 6 000 000 de têtes. Grâce à la performance notable de notre champion national, le premier d'une série d'athlètes conçus en laboratoire, le pourcentage des victimes de notre province sera sensiblement réduit...

Certains défendent plutôt la thèse d'un sport impérialiste, axé sur la confrontation avec l'autre Camp. À partir du caractère nationaliste des compétitions mondiales, ils esquissent un avenir où arène sportive et champs de bataille se confondront en une seule définition. Au sens littéral chez Pierre Boule (*Les jeux de l'esprit*, J'ai lu n° 458) qui dote la planète d'un gouvernement central formé de scientifiques mais le divise en deux partis, tenants de la physique contre ceux de la biologie. Épuisée la sanguinarité des combats de gladiateurs? On se tourne vers la mise en scène des grandes batailles de l'Histoire. Et des résultats plus vrais que nature! Mais l'œuvre qui résume l'essentiel du thème demeure *La guerre olympique* de Pierre Pelot (PdF n° 297). Le sport agit non seulement comme arbitre du conflit entre deux blocs mais bien davantage comme règlement des problèmes de police domestique, de loisirs et de surpopulation. Les victimes du conflit quadriennal, otages présélectionnés, sont recrutées chez les prisonniers de droit commun, les opposants politiques, voire les libre-penseurs. Tandis que luttent les champions frais issus des laboratoires, des brutes surdopées que tentent d'éliminer les espions-assassins. L'achèvement en matière d'anti-utopie sportive. — *Nos vaillants troupiers, déferlant tels des panzers nazis sur l'ennemi...*

Tous ces textes illustrent l'importance du rôle des médias dans la manipulation du sport-spectacle de demain. La vision subjective qui assure l'emprise des dirigeants est reliée au spectateur béat par l'enflure verbale du speaker, la prose fleurie du journaliste et, comble d'efficacité, par l'objectif désincarné de caméras-robots offrant des montages-vidéo qui créent une nouvelle réalité. L'impact des moyens de communication est assimilé depuis belle lurette dans le milieu SF. À lire toujours l'œuvre des Dick, Pohl et Pelot.

L'athlète dans tout ça? Et l'idéal sportif? Il semble bien qu'en anticipation, le grand roman du dépassement sportif soit encore à venir. On n'y trouve pour l'instant qu'individus privés de leur libre-arbitre, si ce n'est carrément d'intelligence, et disciplines sportives perverses et détournées de leur vocation première — à l'exception d'un texte, dû au génie de Spider Robinson (*La danse des étoiles*), Calmann-Lévy, 1979, roman écrit en collaboration avec Jeanne Robinson) où la danse du futur lie en une même grâce la performance athlétique et la création artistique. Bien mince espoir en regard de cette jungle du sport-spectacle qui incite à partager le pessimisme de l'écrivain de SF. Ceci dit entre deux périodes de hockey... ■

ganisation du roman d'aventures. La figure emblématique idéale pourrait en être le duel de David et Goliath entre les mains de qui Hébreux et Philistins avaient remis leur sort. Ce combat des chefs fonctionne comme la métonymie dramatique la plus pure. Des muscles des champions dépend le destin de la nation. En attendant que Maurice

Vachon n'écrive ses mémoires (ce que Jean Rougeau avait fait chez Quebecor en 1982), il faut savoir que John Irving et Ken Kessey (connu surtout pour *Vol au-dessus d'un nid de coucou*) ont été du temps de leurs études universitaires de brillants lutteurs. Un polar enfin: *La prise du boa* de W.C. Gault (Série noire n° 565). ●